

Diagonales de France

Notre Diagonale

Strasbourg - Perpignan

du 26 au 29 Mai 1996

Récit de Georges Mahé



Sont-ce les Frères Jacques ?

De g. à d. : Gilbert Jacon, Georges Mahé, Bernard Faivre et Roger Angevelle

EN SECONDE PARTIE

*Le Compte-rendu de Jean-Pierre Ratabouil
pour la même Diagonale, réalisée à la même période.*

Dimanche 26 Mai (Pentecôte) Strasbourg / Montbenoît (254 km)

Réveil à 6h. Gilbert ouvre la fenêtre de notre chambre : il pleut. Une pluie lourde, intense. La journée de vendredi avait été si belle que nous nous étions imprégnés d'un solide espoir de beau temps, la déception est amère, mais n'entame pas le moral.

Au Commissariat Central de Strasbourg, nous sommes reçus par une aimable jeune dame en uniforme qui nous appose le tampon réglementaire avec sollicitude. Nous faisons ce que nous pouvons pour amortir la plaisanterie de Roger "*Nous ne sommes pas Dimanche parce que c'est un jour pluvieux (plus vieux)*" qui, dans ce contexte très officiel, nous met plutôt mal à l'aise.

Départ à 7 heures. À une minute près, c'est bien l'heure indiquée sur nos carnets. C'est le départ, un instant assez solennel et angoissant. Nous avons mis nos capes. Gilbert nous emmène dans les rues de Strasbourg et il semble s'y reconnaître aussi bien que si nous roulions dans la ruelle Berthet¹ à Beaune : c'est vraiment sécurisant d'avoir un coéquipier comme lui. Même en l'absence de boussole et de soleil, il sait garder son orientation alors que, pour ma part, je n'ai qu'une très vague idée de l'endroit où nous roulons.

L'agglomération strasbourgeoise derrière nous, nous décidons de faire des relais en menant deux kilomètres à chacun notre tour. Je trouve ce principe très agréable car cela nous impose de rouler en file, bien à droite, et c'est aussi une distraction que ce changement constant. En outre, je profite de ces relais pour bien me reposer lorsque je me retrouve en dernière position. Dans cette partie d'Alsace où nous longeons le Rhin sans le voir parce que la route est en contrebas du fleuve, la distance commence à s'accumuler sans que je m'en rende compte malgré la monotonie du paysage. Le premier endroit "pro-pisse" est adopté vers Rhinau, en un lieu où nous pouvons enfin contempler le Rhin. Nous en profitons pour enlever nos capes car la pluie a cessé.

En début d'après-midi, nous rencontrons Frederik Alberda, un diagonaliste que je connais bien. Il est venu tout spécialement pour rouler avec nous et nous accompagner jusqu'à Audincourt. Il va nous faire passer par un itinéraire légèrement différent de celui que Gilbert avait prévu de façon à nous faire bénéficier du chemin de halage du canal du Rhône au Rhin, chemin sur lequel la tranquillité est absolue. Mais Frederik roule un peu trop vite pour moi et son rythme est tel que je ne pourrai jamais remonter à sa hauteur. Je rumine mon mécontentement à l'arrière car, à cette vitesse, et sans pouvoir me protéger contre un vent assez fort, je sens que la fatigue commence à atténuer toutes mes facultés de convivialité.

Arrêt à Audincourt. Une pâtisserie est le seul commerce que nous trouvons ouvert pour le contrôle. Comme c'est localement le jour des communions, la seule personne qui se fait servir avant nous prend livraison d'une pièce montée, des accessoires, une crème et tout plein de recommandations, le tout pour un quart d'heure avant de payer : c'est long car, et j'en suis bien conscient, c'est autant de pris sur le sommeil de la nuit prochaine.

Mathay, 7 km après Audincourt. Liliane² est sur le bord de la route, l'œil caché par son appareil photo. Liliane, nos cousins Claudine, François et leurs filles Séverine et Catherine nous font un accueil chaleureux. Gilbert n'est pas encore descendu de vélo qu'il prévient tout le monde: "*Une demi-heure, pas plus*". Une table nous attend, amplement garnie de charcuteries diverses, fruits, une superbe tarte aux myrtilles, des bières et des eaux minérales à profusion. Nous y faisons honneur. Roger réussit l'exploit de calmer sa faim en entretenant avec Catherine un dialogue à bâtons rompus au cours duquel s'échangent de bonnes, et de moins bonnes histoires. La demi-heure aura duré 35 minutes, mais il faut partir et nous le faisons avec une pointe de regret.

¹ Gilbert habite ruelle Berthet à Beaune

² Liliane, mon épouse

À Pont-de-Roide, 5 km après Mathay, une pluie diluvienne nous oblige à remettre les capes. Nous roulerons ainsi vêtus jusqu'à Saint Hippolyte. Là, qu'il pleuve ou pas, mais il ne pleut presque plus, il me faut alléger ma protection vestimentaire car la côte de Saint Hippolyte nous attend comme la plus grande difficulté de toute la Diagonale. Longue de 8 km, elle étalera ma pénible tâche du 196ème au 204ème kilomètre du parcours. Mes 3 coéquipiers partent devant : ils semblent si à l'aise qu'il est préférable pour moi de les avoir perdus de vue, ce qui est un fait acquis dès les premiers hectomètres. Tant mieux. Je roule tout doucement, soucieux de ne pas dépenser plus que nécessaire de mon énergie. Après une demi-heure, un carrefour là-bas va me renseigner de ses panneaux indicateurs: j'ai fait 3 kilomètres ! Coup de sape au moral, je me croyais plus près du sommet. Je gamberge en pensant à mes coéquipiers qui vont m'attendre sans doute une bonne demi-heure. Tant pis pour eux, ce sont eux qui m'ont entraîné dans cette galère et c'est le contrat de départ puisqu'ils savaient depuis longtemps que je suis un mauvais grimpeur. J'arriverai en haut après avoir traîné mes pédales une heure durant sur ces 8 kilomètres. Mes 3 amis sont là, ils ont la gentillesse d'essayer de me faire croire qu'ils viennent d'arriver, mais je sais à quoi m'en tenir.

Maintenant que nous avons gagné environ 400 mètres en altitude, nous roulons sur le plateau avec un fort vent de face. Le profil ondulé du parcours est du type "casse pattes" et je suis à l'ouvrage dans chaque petite bosse. C'est avec soulagement que je m'engage dans la descente sur Morteau où nous arrivons la nuit tombée. Nous y faisons une petite halte pour nous équiper en vue de la dernière partie du parcours.

Gilbert et Roger décident de partir devant afin de prendre leur douche et de faire préparer notre repas pour que nous perdions le moins de temps possible. Nous terminons donc ensemble, Bernard et moi. Nous décidons de rouler tranquillement. Bernard, en fidèle coéquipier qu'il est, assure le train, se retournant très fréquemment pour vérifier que je suis toujours là. Nous remontons la haute vallée du Doubs dans la nuit ; le relief nous écrase de ses masses sombres que nous sentons de part et d'autre de notre route, dans un silence seulement troublé par le ronronnement des dynamos et le bruit des quelques voitures dont les phares nous rappellent que nous sommes sur une superbe route en corniche dans la vallée sinueuse du Doubs.

Bernard et moi arrivons à Montbenoît, terme de la première étape, à 22h20, 25 minutes après Gilbert et Roger qui ont roulé fort depuis Morteau.

Lundi 27 Mai (Pentecôte) Montbenoît / St Rambert-d'Albon (290 km)

S'il est une sensation désagréable, c'est bien celle qui consiste à enfiler des vêtements encore mouillés et glacés par une nuit passée dans une chambre sans chauffage. Surtout après une trop courte nuit puisque le réveil a sonné à 4h et que, de surcroît, nous avons, Gilbert et moi, été réveillés en pleine nuit par un bruit énorme, énorme seulement dans notre sommeil parce qu'il s'agissait tout simplement du rideau de la fenêtre qui s'était effondré...

L'horloge de l'église indique 4h50 lorsque nous démarrons pour cette seconde étape, il pleut et nous avons revêtu la cape. Les premiers kilomètres se situent dans une longue côte dont la déclivité est assez faible pour me permettre de rester dans les roues de mes coéquipiers, il est vrai que l'allure est tout à fait raisonnable et le relief doit nous protéger du vent, ce qui fait que la pluie n'est pas bien gênante.

Le lever du jour pointe ses premières lueurs blafardes alors que nous contourrons Pontarlier. Nous sommes maintenant sur un relief de plateau, à une altitude légèrement supérieure à 800m, le plateau jurassien, balayé par un vent glacial de tempête qui, bien entendu, nous est défavorable. C'est très dur. Nous progressons à faible allure et j'ai du mal à suivre. La fatigue me gagne et je peine de plus

en plus. Depuis que j'ai pris connaissance de notre itinéraire, ce début de la seconde étape m'a toujours fait peur parce que j'apprends de rouler tôt le matin sur une route qui traverse des villages très espacés. De fait, l'aspect désertique du plateau où nous roulons, dans ce sombre matin balayé par un vent de tempête et une pluie qui nous fouette à l'horizontale, est cauchemardesque. La fatigue me gagne encore et je sens les premiers signes d'une somnolence qui ne va pas arranger les choses.

Nous devons rouler à 10 à l'heure, guère mieux. À cette allure, il nous faudra 30 heures de pédalage, sans compter les arrêts, pour couvrir l'étape. Je m'arrête pour enlever ma cape : tant pis pour la pluie, le vent me séchera le cuissard, je me contenterai de la veste en Gore-tex qui prend moins le vent. Je suis bien conscient de ce que, si la météo ne s'améliore pas, je ne pourrai arriver à Perpignan dans le délai prescrit. Je sens que la Diagonale est en train de se jouer en ce moment. Mes coéquipiers aussi le savent et je vois bien que, tous les trois, ils me protègent de leur mieux : dans cette bourrasque, pas une seule fois ils ne m'auront laissé prendre le moindre relais. La cape de Bernard, gonflée comme un parachute, oscille de droite à gauche en claquant comme une voile de navire. Ma somnolence persiste, bien que je m'arrose la tête très fréquemment, c'est vraiment très désagréable.

Nous arrivons à Champagnole, 57ème kilomètre, avec une heure et demie de retard. Compte tenu de la difficulté, je suis heureux du résultat. Mais je suis épuisé. Un arrêt dans une pâtisserie me redonne la santé. La patronne, qui s'enquiert de notre destin, elle doit même s'en inquiéter car il y a au moins un des quatre cyclos qui doit avoir triste mine, nous assure que nous n'aurons plus que des "grimpuillettes" à monter et ces "grimpuillettes" sont tellement faciles que même son mari réussit à les passer à vélo. Et en plus de ces "grimpuillettes", nous ne verrons, nous assure-t-elle, que du "faux plat descendant".

Une pause de 40 minutes, un bon café et quelques gâteaux ont régénéré l'essentiel de mon potentiel énergétique. Le départ s'effectue donc dans de bonnes conditions mais avec le souci de rester extrêmement prudent. Gilbert trouve les mots qu'il faut pour mon moral : *"Tu es en train de gagner la Diagonale"*, *"Le plus dur est fait, nous n'aurons plus guère de relief à affronter d'ici Perpignan"*, *"Demain nous aurons le Mistral avec nous"*.

Quelque part entre Pont-du-Navoy et Mirebel, 2 cyclos au loin : ils font demi-tour et roulent au ralenti pour nous attendre. C'est mon ami Aimé Galdin et son camarade Perretti dit Pédro, tous deux du club des Cyclos Bourguignons. Ils nous consacrent leur week-end de la Pentecôte : partis hier à vélo de Dijon, ils ont dormi à Lons-le-Saunier d'où ils se sont lancés ce matin pour rouler avec nous avant de rentrer à Dijon ce soir. Il ne pouvait pas mieux arriver, mon ami Aimé, après ce passage si difficile du plateau jurassien, alors que je suis en train de récupérer, sa présence provoque le choc psychologique inespéré. À cet instant, encore sous le coup de la fatigue emmagasinée ce matin, il ne fallait pas grand chose pour faire basculer mon destin diagonalistique dans un sens ou dans l'autre : l'arrivée parmi nous de mon ami Aimé fait pencher la balance du bon côté.

La descente sur Lons-le-Saunier est une véritable délectation. Nous évitons le centre-ville en empruntant le boulevard de la gare SNCF. J'ai un petit pincement au cœur en laissant sur ma droite la voie qui porte l'inscription "Beaune", mais je le fais sans hésitation, sans regret et sans aucune arrière-pensée.

Nous avons prévu que notre arrêt se situerait vers midi à Coligny, au 133ème km de l'étape. Compte tenu de notre retard, il est 11h30 lorsque nous arrivons à Cousance, 115ème km, et décidons d'y faire halte pour le repas de midi. Nous trouvons, non sans quelques difficultés, un restaurant ouvert et celui que nous avons découvert affiche, pour les dimanches et jours fériés (c'est le cas aujourd'hui), un menu qui ne nous convient ni pour le prix ni pour la diététique. Mais le

patron, fort aimablement, nous propose un menu cyclo qui s'avérera excellent et suffisamment copieux pour le prix raisonnable de 60F par personne, boissons, café et service compris. Aimé et Pedro rouleront quelques kilomètres encore avec nous puis déboîteront à hauteur de Saint-Amour pour prendre la direction de Dijon. Je crois que les signes d'adieu que nous leur avons adressés avant de les perdre de vue étaient vraiment chargés de beaucoup de reconnaissance.

À la sortie de Bourg-en-Bresse, le conducteur d'une voiture immatriculée en 92 et à l'arrêt au feu rouge, nous adresse un vibrant "bravo les diagonalistes" qui nous fait chaud au cœur. Sans doute un diagonaliste de passage dans la Bresse. J'aurais bien aimé le rencontrer.

Dès la sortie de Bourg-en-Bresse je réalise que je viens de passer mon deuxième et dernier point de non-retour (le premier était Lons-le-Saunier) et que, maintenant, je roule vers Perpignan: tout est différent parce que l'objectif vient de se préciser dans ma tête.

Une dizaine de kilomètres après Bourg-en-Bresse, nous croisons 2 cyclos, un homme et une femme, qui nous font un petit signe amical, font demi-tour et nous rattrapent pour s'intégrer à notre petit peloton. Lui c'est Bernard Baud, un diagonaliste, elle Claude. Ils nous apprennent que l'ASEB Lyon, sous la conduite de son Président Aimé Largeron, est venue en force sur notre itinéraire et que nous allons bientôt voir tout le restant du groupe qui nous attend sur le bord de la route près de la camionnette de "Mémé". C'est inimaginable ce que ces très brèves rencontres (en Diagonale il est difficile de s'arrêter) peuvent être chargées d'une intense communication : en l'espace de quelques secondes, juste le temps de passer devant le groupe, nous avons reçu un message dont seuls ceux qui ont fait une Diagonale pourront comprendre la forte signification.

Quand nous nous arrêtons à Chalamont, Aimé est aussi heureux que moi et les deux vieux frères, en se retrouvant, se sont fait la bise. Nous avons invité les Lyonnais à ce pot improvisé de Chalamont : non seulement il nous sera absolument impossible de payer les consommations, mais encore nous aurons dû déguster, et nous l'avons fait avec plaisir car c'est délicieux, une tarte bressane offerte par Aimé.

Ce n'est qu'après avoir fait apposer sur nos carnets la signature de tous nos accompagnateurs lyonnais que nous avons repris la route, Aimé et les siens nous suivant encore quelques hectomètres avant de disparaître définitivement à bord de la camionnette.

La dernière trentaine de kilomètres avant Vienne me laisse un souvenir confus. Sans doute parce que je n'arrivais pas à bien me situer : je savais que nous contournions par le Sud-Est l'agglomération lyonnaise et l'impressionnant réseau de lignes électriques haute tension était là pour nous le rappeler, mais je n'en savais pas plus à ce moment-là. Nous avons aussi pu entendre, et même voir, de gros avions, en procédure d'atterrissage, nous survoler à basse altitude parce que nous devons longer les pistes de l'aérodrome de Satolas. Je me rappelle d'une succession de tronçons de route rectilignes, mais surtout de très violentes averses, une averse de 5 minutes tous les quarts d'heure, que nous subissions sans sourciller, en continuant de rouler alors que, ne pouvant faire face à ce rideau de pluie, les automobilistes avaient arrêté leur véhicule sur l'accotement.

J'ai été désagréablement surpris par la dernière difficulté à franchir avant d'entamer la descente sur Vienne que nous atteignons vers 20H30. Nous y faisons halte dans une pizzeria tandis que Gilbert réussit à nous réserver un hôtel pour ce soir : il a écourté l'étape de 8 km, Saint Rambert-d'Albon où l'hôtel Ibis nous attend vers minuit, au lieu d'Andance, terme initialement prévu pour cette étape. Gilbert nous apprend que nos amis Jean-Pierre et Pierrot, partis de Strasbourg pour la même Diagonale que la nôtre 3 heures avant nous, sont actuellement à 80 km au Sud de Vienne et qu'ils bénéficient du Mistral : c'est une excellente nouvelle car il n'y a aucune raison qu'il n'en soit pas de même pour nous demain.

De Vienne à Saint Rambert-d'Albon, le trajet, que nous effectuerons intégralement de nuit, me laissera une très forte impression. On croirait traverser une énorme agglomération urbaine qui n'en finit pas. Gilbert nous emmène et nous roulons à bonne allure sans jamais une hésitation, aussi à l'aise aujourd'hui encore que s'il pédalait dans Beaune. Il nous fait même prendre des raccourcis, une petite rue qui va rejoindre notre itinéraire un peu plus loin après nous avoir économisé 200 ou 300 mètres. Les échangeurs routiers, dans lesquels je me serais perdu, Gilbert les franchit sans la moindre hésitation, comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie, rouler sur cette route entre Vienne et Saint Rambert. Nous avons longé le Rhône sur sa rive gauche un bon moment, ce qui, à cette heure tardive, est un spectacle féérique dans la multitude des éclairages orangés qui se reflètent sur l'eau. Un train de voyageurs, flot de lumières dans un bruit assourdissant, surgissant de la muraille rocheuse, qui nous domine sur notre gauche, nous révèle que la voie ferrée Lyon-Marseille est juste à quelques mètres au-dessus de nous. Et c'est toujours sous la conduite de Gilbert que nous arrivons, à 23h30, à l'hôtel Ibis de Saint Rambert-d'Albon.

Mardi 28 Mai St Rambert-d'Albon / Agde (310km)

Le départ a été fixé à 5h30, une demi-heure de sommeil de plus pour nous aider à mieux récupérer après la dure journée d'hier. Et nous comptons sur le Mistral.

Notre espoir ne sera pas déçu : le Mistral nous aide efficacement. C'est un vrai bonheur de rouler sous la poussée d'un vent favorable sous un ciel qui annonce le grand beau temps. Nous sommes dans l'horaire initialement prévu bien que, ce matin, nous ayons eu le double petit handicap d'avoir le parcours supplémentaire des 8 km correspondant au raccourcissement de l'étape d'hier et un décalage de 30 minutes par rapport à notre feuille de route.

La vallée du Rhône nous enchante d'autant plus que le Mistral a un effet euphorisant. Pour la première fois depuis le départ de Strasbourg, nous pouvons enlever nos vêtements chauds et, enfin, rouler avec le cuissard court et un seul maillot.

À Bagnols-sur-Cèze nous faisons halte dans une brasserie du centre-ville. L'accent du pays nous confirme que nous avons vraiment changé de climat. La décontraction nous le confirme aussi car notre restaurant se trouve dans l'impossibilité de nous servir une seconde corbeille de pain : celle-ci arrivera alors que nous attendons le dessert, après que la patronne ait couru toutes les boulangeries de la ville. Mais ce qui aurait pu être bien plus grave, c'est que nous avons failli perdre notre coéquipier Roger, manifestement sous le charme d'une belle jeune femme assise au bar : le coquin, il était vraiment décidé à nous abandonner... Heureusement pour nous que, avec cette barbe de quelques jours, Roger n'avait vraiment aucune chance de séduire et tout est bien qui finit bien, nous sommes sortis de Bagnols-sur-Cèze tous les quatre ensemble.

En début d'après-midi, la chaleur se fait durement sentir sur des organismes en manque de sommeil. La première côte, peu après la sortie de Bagnols, longue et difficile, me plonge dans une somnolence de plus en plus exigeante. Mes 3 coéquipiers, qui ont monté à leur main, m'attendent en haut, allongés à l'ombre fraîche d'un arbre à la feuillure dense, la meilleure ombre dont on puisse rêver sous cette chaleur. Dans mon demi-sommeil, je réalise combien peuvent être privilégiés ceux qui grimpent bien car, lorsque j'arrive à leur hauteur, ils ont le teint frais et l'œil vif comme s'ils se réveillaient d'une bonne sieste. C'est tellement injuste que, en passant, je leur demande: "*Ça va ? Je peux continuer ?*".

J'aurai à lutter durant tout l'après midi contre cette somnolence qui me fait sans doute apparaître le profil bosselé démesurément difficile. Le vent ne nous aide pas franchement. Je me traîne. Roger, quant à lui, démontre une forme extraordinaire et caracole, tantôt devant, tantôt derrière. Je ne saurai jamais où il est, seulement lorsqu'il me dépasse ou que je le rattrape parce qu'il s'est arrêté,

par exemple au bord d'un petit ruisseau pour se rafraîchir les pieds. Bernard l'accompagne dans cette randonnée échevelée car il roule fort lui aussi aujourd'hui. Il n'en reste pas moins que, si le hasard nous a regroupés pour la traversée d'un village, nous avons tous les 3 un regard inquiet vers Roger lorsque nous apercevons une belle fille sur le bord de la route : mais non, Roger poursuit sa Diagonale avec nous. Si les 2 jeunes sont dévergondés aujourd'hui, mon fidèle Gilbert ne me quitte pas : il veille sur moi. J'aurai des moments difficiles à surmonter cet après-midi, mais une courte pause près d'une fontaine pour me mouiller copieusement et me rafraîchir, un arrêt casse-croûte à Sommières, me permettent de retrouver, à chaque fois, mon tonus et une meilleure cadence.

À l'entrée de Montpellier, Guy Constans, un diagonaliste, nous attend. Il va nous faire traverser la ville par le centre, ce qui, vers 19h, nous semble devoir être une épreuve insurmontable. Nous nous étions préparés mentalement à l'itinéraire de contournement que Gilbert avait prévu et nous sommes déconcertés. De fait, la traversée de Montpellier nous sera une épreuve difficile, au milieu d'une intense circulation, avec de nombreux arrêts aux feux rouges. Perturbé par ce brouhaha qui m'entoure, je suis incapable d'apprécier les curiosités que nous côtoyons de la cité montpelliéraine. Guy Contans nous dépose peu avant la sortie de l'agglomération et nous poursuivons jusqu'à trouver une cabine téléphonique de laquelle, car il est près de 20h, Gilbert effectue la réservation de l'hôtel pour cette nuit. Nous avons décidé d'aller jusqu'à Agde, comme prévu sur notre feuille de route. J'éprouve chaque soir un sentiment de soulagement lorsque Gilbert nous revient en disant : "*J'ai réservé à tel hôtel*". Et ce qu'il y a de tout à fait sécurisant, c'est que Gilbert a tout réglé de l'organisation avec l'hôtelier, prix des chambres, repas du soir (c'est non pour aujourd'hui), petit-déjeuner (seulement un café chaud demain matin), emplacement de l'hôtel. Sur ce dernier point, l'expérience m'apportera la preuve que, déjà, Gilbert sait, à 100 mètres près, où il va trouver notre gîte pour ce soir. Agde est à 54 km de Montpellier, donc environ 3 heures de route, avec la pause pour le repas, nous arriverons vers minuit.

L'agglomération montpelliéraine est enfin derrière nous et nous montons une côte par paliers successifs. Il fait un temps superbe, c'est le ciel d'une fin de journée de vacances. Le dernier tronçon de la montée franchi, nous découvrons, sur un large horizon, la Méditerranée qui nous apporte un souffle de bonheur. Roger nous dit qu'il voit la mer pour la première fois : si c'est vrai, il galèje tellement !, cet instant restera pour lui un souvenir fort et cela me fait plaisir d'y être associé.

Les 15 derniers kilomètres avant Sète me sont très pénibles : la fatigue, sans doute, fait que j'ai mal un peu partout et plus particulièrement au derrière que je ne peux plus poser sur la selle et aux pieds qui me broient d'une façon insoutenable. Seul, je me serais arrêté quelques instants. La vue du port, d'un énorme bateau à quai, sont autant de dérivatifs qui me font moins penser à mes petites misères. Nous nous sommes arrêtés, en bordure d'une sorte de canal, pour bénéficier d'une restauration rapide, style hamburger-frites. Je ne sais pas comment nous supportons la télé qui braille, la fatigue doit avoir atténué ou notre perception acoustique ou nos facultés de réaction. Peu importe, ce repas de 45 minutes sur le pouce m'a permis une complète récupération de ma forme physique. Lorsque nous repartons, à la nuit tombante, nous traversons Sète sous la conduite de Gilbert, qui nous emmène comme s'il connaissait la ville aussi bien que sa ruelle Berthet à Beaune et c'est sans la moindre hésitation de sa part que nous nous trouvons sur la route d'Agde.

Nous pédalons maintenant, en pleine nuit, sur une route parfaitement rectiligne où les lumières de voitures nous arrivent de l'infini. Nous sommes sur une sorte de digue, la mer à notre gauche se signale à notre attention par les éclats des phares maritimes. Par moments on perçoit le clapotis des vagues sur le sable. Sur la droite, de l'eau aussi : c'est le bassin de Thau. Une forte odeur, sans doute le mélange de senteurs marines et du parfum de quelque plante qui prolifère localement, une odeur que j'identifie à celle du curry, cette mixture ocre d'épices séchées et mouluës, et je me surprends à

rêver que je pédale aux Seychelles... Nous roulons très groupés, accompagnés du ronronnement des dynamos, chacun dans ses pensées, et moi je suis sur l'île Mahé : cette odeur de curry me poursuivra jusqu'à l'entrée d'Agde.

Gilbert s'est dirigé dans Agde comme s'il n'avait toujours connu que cette ville et nous sommes arrivés à l'hôtel sans la moindre perte de temps. Il est presque minuit. Le patron est descendu nous ouvrir et nous fait un accueil chaleureux. Notre chambre donne sur le port, un port fluvial, et le coup d'œil est tellement beau sous la lumière orange des éclairages publics que Gilbert et moi, nous lui sacrifions quelques secondes de notre sommeil.

Mercredi 29 Mai Agde/ Perpignan (114km)

Cette nuit, Gilbert m'a réveillé à 3h... pour me dire qu'il me restait une heure et demie à dormir : il avait confondu l'affichage de la fonction sonnerie avec l'affichage de l'heure. De fait, ce petit contretemps m'a rempli d'un bien-être total car c'est toujours agréable à déguster, le bonheur de se rendormir lorsqu'on est fatigué.

Le patron de l'hôtel nous avait prévenus hier soir, il n'aurait à nous offrir que du café chaud, il a eu la gentillesse de se lever pour nous le préparer. Ils sont quand même étranges, ces gens du Midi, ils allient une extrême convivialité avec une légèreté déconcertante des propos : c'est ainsi que, hier soir, notre hôte voulait absolument que nous ne partions pas avant 7h, 4 heures de pédalage devaient, selon lui, nous suffire pour gagner Perpignan ce qui, d'évidence, n'a aucun lien de parenté avec notre réalité à nous.

Départ à 5h, comme prévu. Petite erreur de parcours, sur 100 m, pas plus (enfin une!), aucune perte de temps, il fait bon rouler dans cet air frais sous ce ciel dégagé qui annonce une journée chaude. L'horloge de la gare SNCF de Béziers marque 6h10 : nous suivons très exactement notre horaire. Nous marquons un temps d'arrêt sur le franchissement de l'Orb pour admirer le vieux pont sur notre droite.

À la sortie de la ville, les premiers rayons du soleil accompagnent notre ascension d'une côte que je trouve plutôt difficile et au sommet de laquelle mes coéquipiers, assez loin devant moi, ont mis pied à terre : c'est mon ami Guy Térance qui nous attend. Un contact très court, parce que nous ne nous arrêtons pas, mais, une fois encore, un message intense d'amitié est passé en l'espace d'une poignée de main. Rendez-vous est pris pour l'entrée de Narbonne, dans 25 km, où nous allons faire un arrêt programmé pour le petit-déjeuner.

De fait Guy nous attend à l'entrée de Narbonne. Il nous a réservé une table et les petits-déjeuners au Buffet de la Gare, le service sera très rapide. Nous échangeons des nouvelles de nos amis communs et celles que Guy me donne de sa santé sont alarmantes : il souffre de polyarthrite et ne peut plus faire de vélo. Guy fait acte d'autorité pour nous offrir ce petit-déjeuner car, étant sur son territoire, il entend profiter de ce privilège pour faire valoir sa gentillesse.

Nous progressons tranquillement vers Perpignan, le terme du délai est à midi et, sauf ennui mécanique grave, ce à quoi nous ne pensons pas vraiment, nous devons honorer le contrat sans difficulté. Cette dernière étape se déroule donc comme une promenade bien agréable sous un ciel d'un bleu pur et un soleil radieux. Sur notre droite, le pic du Canigou à la crête enneigée, nous rappelle la proximité des Pyrénées. Vers le point kilométrique 75 de l'étape, une longue côte se dresse devant nous et Gilbert se laisse glisser à ma hauteur pour me dire: "*C'est la dernière*" et, croisant probablement mon regard dubitatif, il ajoute "*Cette fois, c'est vraiment la dernière*". En

arrivant au sommet où mes 3 coéquipiers m'attendent, je découvre un horizon qui confirme le propos de Gilbert et j'en suis soulagé.

Nous faisons halte à Salses pour signer et expédier au Délégué Fédéral la dernière carte officielle, la carte qui va annoncer à Marc Hehn que nous sommes arrivés, et tous les quatre. Gilbert nous achète une énorme tranche de pastèque que, par cette chaleur, nous dégustons avec délices.

Nous sortons de Salses par une route rectiligne sur laquelle apparaît, tout au loin, une petite silhouette jaune qui, maintenant que nous approchons, nous fait de grands gestes : c'est notre ami Jean-Pierre. Parti de Strasbourg 3 heures avant nous, en compagnie de Pierrot, il est arrivé à Perpignan hier soir à 22h. Il a tenu à rester dormir à Perpignan afin de pouvoir venir à notre rencontre et s'associer au bonheur de notre victoire.

C'est sous la conduite de Jean-Pierre que nous effectuons la dernière partie du parcours et entrons enfin dans Perpignan, non sans avoir sacrifié à la traditionnelle photo à la plaque d'agglomération. Jean-Pierre nous fait même faire un peu de tourisme en nous faisant passer devant quelques monuments parmi les plus typiques, dont le Castillet, emblème de la capitale castillane.

Puis c'est l'arrivée au Commissariat de Perpignan. Une arrivée assez bruyante, m'a-t-il semblé. À 11h30, 30 minutes avant la fin du délai, le pointage de nos carnets de route est effectué par deux charmantes jeunes femmes et nous nous retrouvons tous les 5 devant le Commissariat pour un instant inoubliable que sans doute seuls ceux qui ont fait une Diagonale pourront comprendre. Pour ma part, j'éprouve un sentiment d'infinie reconnaissance pour mes 3 coéquipiers car ils m'ont fait gagner ce pari dont Gilbert est l'instigateur. Mais, sous le coup d'une très intense émotion, je suis bien incapable de leur adresser le moindre mot de remerciement.

Fait à Beaune, Georges MAHE

En guise de post-scriptum ...

1) Le prologue à cette Diagonale a consisté, pour Bernard, Roger et moi, à rejoindre Strasbourg à vélo et nous l'avons fait en 2 étapes: Beaune-Bruyères, Bruyères-Strasbourg. Gilbert, quant à lui, était parti de Perpignan pour effectuer la Diagonale Perpignan-Brest, puis la Diagonale Brest-Strasbourg et nous avons fixé notre rendez-vous à Schirmeck. En quittant Beaune, j'avais en tête cette image d'un satellite qui tournait autour de la France et que nous allions rejoindre sur son orbite pour effectuer avec lui la dernière partie de son parcours. Gilbert est arrivé au rendez-vous de Schirmeck avec 20 minutes d'avance et nos retrouvailles furent un instant de forte émotion.

2) À Schirmeck nous avons fait connaissance de Pierrot et Jean-Pierre, les coéquipiers de Gilbert pour les 2 Diagonales qu'ils terminaient ensemble. Excellent contact. Nous avons terminé l'étape sous la conduite de mon ami Paul Jacquemin, venu à notre rencontre, et qui nous a pilotés dans les rues de Strasbourg jusqu'au Commissariat Central puis jusqu'à l'hôtel. La journée du samedi, nous l'avons tous les 6 passée ensemble à Strasbourg dans une cordiale ambiance.

3) Jean-Pierre et Pierrot se sont lancés dans la même Diagonale, Strasbourg-Perpignan, en partant le lundi matin à 4h, soit 3 heures avant nous.

4) Je n'aurais jamais osé me lancer dans une Diagonale si Gilbert n'avait pas été là pour me convaincre d'essayer. Mon handicap de mauvais grimpeur était, a-priori, une raison suffisante pour ne pas m'introduire dans un groupe qui aurait à perdre du temps à chacune des montées du parcours

et je suis sensible au fait que mes 3 coéquipiers, qui me connaissaient bien, m'ont, malgré cela, incité à tenter l'expérience avec eux.

5) J'ai éprouvé, à notre arrivée à Perpignan, une joie que je pensais bien ne plus jamais connaître. D'où une très forte émotion...

6) La seconde étape me laisse une impression très particulière : j'éprouve, aujourd'hui encore, bien des difficultés à réaliser que nous avons pu faire, dans une même journée, la jonction entre la tempête jurassienne et le sud de l'agglomération lyonnaise. Je pense qu'il y a eu là quand même quelque chose qui ressemble à un exploit, un exploit dont mes coéquipiers peuvent être fiers.

Il est vrai que cette seconde étape a eu une histoire chargée avec la venue des Aimé, les deux avec infiniment de gentillesse. Tout cela, dans ma mémoire, constitue un souvenir assez hétéroclite fait de tempête, d'amitié, de pluie, de route de nuit dans la ville, comme un puzzle que je n'arrive pas à rassembler.

7) Je garderai toujours une sincère reconnaissance à mes 3 coéquipiers qui, en me protégeant contre la tempête sur le plateau jurassien, m'ont hissé jusqu'au succès.

8) Je n'ai jamais vraiment pensé à l'abandon, même aux instants les plus pénibles de l'épopée jurassienne. Cette menace de l'abandon devait néanmoins être un peu présente dans mon subconscient vu le soulagement que j'ai éprouvé en quittant Bourg-en-Bresse. Il n'en reste pas moins que, seul, je me serais "planté" avant Champagnole.

9) Pas un seul incident mécanique à déplorer sauf... la surprenante cassure d'une branche de mes lunettes qu'il me semble bien avoir posées intactes le soir sur la table de nuit, à l'hôtel Ibis de St-Rambert-d'Albon et que j'ai retrouvées le lendemain matin dans cet état. Mystère...

10) J'ai été très impressionné par la faculté de Gilbert de s'orienter, de jour comme de nuit, en rase campagne comme dans la plus importante agglomération urbaine, sur les petites routes comme dans les échangeurs les plus déconcertants.

11) Le soir de notre arrivée nous avons, tous les quatre, été hébergés chez Jean-Pierre et son épouse Nadine à Montpellier. Un accueil chaleureux, beaucoup de gentillesse de leur part. Nous avons eu un aperçu de l'ambiance qui règne dans le club local et j'ai compris la nostalgie de Gilbert lorsqu'il me parle de ses amis montpelliérains.

12) Il faut souligner que Gilbert, Jean-Pierre et Pierrot ont réalisé le triangle des 3 Diagonales Perpignan-Brest, Brest-Strasbourg, Strasbourg-Perpignan enchaînées après seulement une journée de repos à Brest puis à Strasbourg, tous les 3 ensemble sur les 2 premières, Gilbert avec Bernard, Roger et moi pour la dernière, Strasbourg-Perpignan.

DIAGONALE STRASBOURG PERPIGNAN

Compte-rendu de Jean-Pierre RATABOUIL

Dimanche 25 mai, journée de repos à Strasbourg, mise à profit pour recharger les accus, après la réalisation des deux premières branches de notre triangle (Perpignan-Brest/ Brest-Strasbourg). Gilbert, notre fidèle compagnon nous quittera comme prévu, pour intégrer et piloter les trois équipiers de son club de Beaune, sur la troisième Diagonale Strasbourg-Perpignan³.

Nous rejoindrons ce jour-là, le centre de Strasbourg, en empruntant le tramway, moyen de transport rapide, et écologique, qui nous a séduit, pour y admirer la merveilleuse cathédrale en granit rosé des Vosges, monument à la fois gigantesque et aérien.

DIMANCHE 26 MAI STRASBOURG / CHAMPAGNOLE 310 km

4 heures. La souriante agente de police nous tend nos cartes de route dûment tamponnées, et nous souhaite bon vent, tout en nous enviant de quitter Strasbourg, où il pleut hélas, pour rejoindre les rives ensoleillées de la Méditerranée.

Quitter Strasbourg vers le sud, est devenu un jeu d'enfant pour le cyclo. Il lui suffit de suivre, les rails du tramway jusqu'au terminus d'Ulrich. Rien de plus facile, car l'itinéraire est très bien balisé.

Il pleuvra durant plusieurs heures, sur la plaine d'Alsace, où un soupçon de vent de nord-ouest eut l'audace d'entretenir dans nos esprits l'espoir d'une Diagonale aisée. Nous jouons avec les noms des villages alsaciens, si difficiles à prononcer pour des occitans. Essayez donc : Diebolsheim, Bielsheim, Hirtzfelden, Ensisheim, Wittelsheim, Artzenheim.

Bientôt, je dus crier à tue-tête après le Pierrot, en avance de quelques centaines de mètres sur moi, retardé par un arrêt pipi. Le bougre filait plein pot vers la frontière allemande. Peut-être, était-il convoqué pour le SCO (Service Cycliste Obligatoire).?

Ça baigne gentiment, c'est tout plat en supplément, et, nous déjeunons royalement dans le salon de thé 3 étoiles de Neuf-Brisach, chocolat fumant et odorant, pain frais croustillant, le tout agrémenté de confiture à la mode grand-mère.

Notre avancée depuis le départ est significative. La pluie reprend par intermittence, le vent devient défavorable, et le relief s'accroît imperceptiblement, si bien qu'à partir de St Hippolyte, notre chevauchée devient vraiment montagnarde. La forme physique est là ! Le verrou de Maîche saute très aisément, mais derrière, la traversée du long plateau ondulant de Russey, avec l'accumulation des kilomètres s'avérera plus laborieuse. Ouf ! Nous plongeons enfin sur Morteau, capitale de la saucisse du même nom, que nous goûterons à l'étape ce soir, en entrée avec des lentilles à la vinaigrette.

Depuis Morteau, jusqu'aux portes de Pontarlier, nous remontons la paisible vallée du Doubs. Cette rivière gironde s'écoule indolente dans un écrin de verdure, composé de forêts et de prairies, où paissent des chevaux de trait aux formes opulentes et puissantes. Ce passage dans le Jura constituera, le plus beau des sites rencontrés au cours de cette diagonale.

Les soixante derniers kilomètres de la journée nous parurent interminables, tant la route s'élève en permanence, et tant le vent du sud s'acharne à ralentir notre progression. Finalement, nous basculons sur Champagnole, à l'orée de la forêt de Joux, cité industrielle ralliée à 20 h 30.

³ Comme prévu (voir mon récit), nous étions 6, donc un de trop pour constituer une seule équipe. Le groupe s'est donc scindé en deux : les Montpelliérans, Jean-Pierre et Pierrot, TGV montpelliérain d'une part, Gilebrt aux commandes du train Corail beauinois avec Georges Mahé dans la wagon de 1^{ère} classe et les « gamins néophytes » Bernard et Roger en apprentis mécaniciens (note de G.Jaccon)

LUNDI 27 MAI CHAMPAGNOLE/ROCHEMAURE 315 km

Nous enfilons notre cape dès le départ, à quatre plombs du matin. C'est le désert, il fait nuit noire, nos dynamos distillent un halo lumineux, et nos feux arrière clignotent avec entêtement.

La pente est sèche. Que le temps nous semblera long, avant d'atteindre au petit jour Lons-le-Saunier, préfecture du département du Jura, et, patrie de Rouget de l'Isle, poète musicien auteur de la célèbre Marseillaise.

Si, sur la carte Michelin, la route nationale 83 peut apparaître toute plate, je vous assure qu'il n'en est rien. Le terrain se révélant fort accidenté, et usant physiquement. Ici, chaque kilomètre compte double. Beaufort, Cuiseaux, Saint-Amour, Coligny... Toutes ces bourgades, que nous imaginons seulement depuis la nationale, rythment notre progression difficile, agressés que nous sommes par un vent du sud, nous atteignant en pleine gueule. De temps en temps, des ondées éparses arrosent notre duo.

Je pense dans ma tête : « *Si, ce vent aussi défavorable continue jusqu'à Perpignan, il nous faudra pédaler plusieurs heures supplémentaires, et de nuit, pour arriver dans le délai imparti de 77 heures* ». Plus loin, la pluie devient violente, le souffle sudiste se renforce, cela sent l'orage. J'informe Pierrot, qu'à mon sens, le vent se prépare à changer d'orientation ! M'a-t-il cru sur le moment ?

L'avenir me donnera raison. Deux cycles bressans, dont le Président du club de Bourg-en-Bresse venus à notre rencontre, nous informeront que le mistral doit s'installer. Ils nous accompagneront sur une vingtaine de kilomètres, après nous avoir fait l'honneur de nous recevoir au siège de leur club, en centre-ville. Après avoir entendu une telle information, notre moral remonte au beau fixe. La route sera toutefois longue jusqu'à Vienne, pour deux cycles trop impatients de bénéficier de l'aide d'Eole. Dans ces sorties au long cours, il faut savoir tout relativiser, il faut s'armer de beaucoup de patience, et surtout espérer en des moments plus sereins et plus cléments.

Devant nos yeux ébahis et ravis, deux biches gracieuses traversent en diagonale, tient comme nous, un grand champ de céréales. Ce tableau poétique et rustique nous rappellera que, le monde animal reste en harmonie avec le milieu naturel, alors que l'Homme, qui n'a de cesse de vouloir dominer et domestiquer la nature, en fait en pure perte, devrait être davantage fataliste.

À vélo, notre dimension est réduite, et nous sommes dominés par le relief, et confrontés directement aux aléas climatiques (chaleur, froid, pluie, vent...). Nous subissons en permanence, et nous devons impérativement nous adapter à l'environnement, avec beaucoup d'humilité, accompagnée d'une bonne dose de résignation, ce qui n'interdit pas l'optimisme.

À Vienne, au bar de la Gare, ma Diagonale aurait pu prendre une tournure désastreuse. Figurez-vous, que j'étais enfermé dans les toilettes situées à l'étage. J'étais prisonnier de ce réduit, il m'était impossible de déverrouiller la porte, dont l'accès extérieur est commandé par un système plus ou moins électronique. J'étais pris au piège, fait comme un rat. Et, si, cet avatar s'était produit juste au moment de la fermeture du bistrot, ma Diagonale était bel et bien vouée à l'échec.

Heureusement qu'un client pris d'un besoin naturel a alerté la tenancière, qui m'a finalement délivré de mon cachot. Pendant ce temps. Pierrot attablé devant son demi, se demandait où, j'avais bien pu passer.

Nous voici sur la rive gauche du Rhône et notre descente vers le Midi s'accélère subitement, le vent dans la raie du cul. Comme dirait un cyclo de mes amis, « *Je ne supporte rien dans le cul..., sauf le vent !* ». Les bornes défilent, Pierrot s'acharne sur ses pédales. L'on file grand train, pour rejoindre la rive droite du fleuve à Andance, et nous « souperons » à La Voulte avec pizza et pâtes, car nous avons grillé la halte goûter.

Au cours des vingt derniers kilomètres à parcourir pour aujourd'hui, nous croiserons sur au moins douze d'entre eux, des véhicules automobiles agglutinés dans un énorme bouchon. L'autoroute étant saturée, ils ont été tout simplement déviés...

Quelle belle revanche pour des deux roues, de filer bon train, sous le nez de chauffeurs encalaminés, angoissés et interrogatifs à notre endroit, pour connaître l'importance de la queue.

La nuit tombe, lorsque à 21 h 30, nous faisons étape à Rochemaure.

MARDI MAI 28 MAI ROCHEMAURE / PERPIGNAN 325 km

Nous sommes fidèles à notre heure de départ matinal : 4 heures. On a décidé d'en finir aujourd'hui coûte que coûte, et rouler jusqu'au terme de notre étape. On refuse de se lever encore une fois avant l'aurore.

Ciel dégagé, tramontane établie, odeur des genêts. Tous ces ingrédients sont les indices du retour au pays. À six heures, nous petit-déjeunons à Bourg St Andéol, où nos estomacs qui crient famine se satisferont de pain, de camembert et de chocolat. Le cyclo ayant beaucoup d'appétit, nous remettons le couvert, deux heures plus tard à Uzès.

Les routes deviennent plus familières, nous retrouvons les odeurs de notre Midi. La vigne reprend ses droits, et les coquelicots dessinent des taches écarlates dans les champs de céréales. Sommières St Drézery, Teyran, et enfin Montpellier, notre Clapas, où l'on saluera dans son échoppe le souriant Jean-Marie. Il nous trouve bonne mine, malgré la somme de kilomètres parcourus depuis onze jours de pédalage, à forte ration kilométrique journalière.

Pour la seule fois, depuis notre départ dans ce triangle, nous essuierons le refus d'un patron de bar. Celui du rond-point Richter, qui ne nous autorisera pas à consommer notre ravitaillement, dans son établissement, malgré l'engagement d'y consommer demis et cafés, comme à l'accoutumée.

Il nous reste encore 160 kilomètres à parcourir, et à affronter les caprices de dame tramontane. Nous savons pertinemment que la route sera longue, voire ennuyeuse, mais, nous avons bien décidé d'en finir ! Un coup de tampon obligatoire à Sète, où la commerçante « tamponneuse », se félicite du bon week-end de Pentecôte du côté des affaires. La remontée tranquille le long de la plage jusqu'à Marseillan-Plage avec deux cyclos italiens, très appliqués dans nos roues. La halte goûter traditionnelle à Béziers. Et, tout à coup, depuis les hauts de Coursan, nous découvrons là, devant nous, tel un mirage, les sommets encore très enneigés du superbe Canigou, fierté du peuple catalan.

Nous ferons une ultime halte, au relais routier de Fitou, vignoble réputé pour ses AOC, où nous engloutirons un sandwich énorme, qu'aurait apprécié Gargantua. Le temps ne nous est plus compté, la ligne d'arrivée sera franchie dans le délai fixé. Nous roulons « cool » sur cette longue ligne droite, qui nous fait pénétrer dans Perpignan, où, je conduirai Pierrot au pied du Castillet, monument en briques rouges, et emblème de la cité.

À 21 h20, le dernier coup de tampon libérateur est apposé sur nos carnets. Le triangle est définitivement fermé. On se congratule, on se serre la main avec fierté, affection et respect mutuel. Une joie intérieure nous envahit, car si l'on commence à mesurer l'importance de notre exploit, il faut nous remémorer la dimension du défi, que nous nous étions lancé quelques mois auparavant.

Je pense à notre ami Gilbert, et à ses équipiers, qui à cette heure-là, galèrent vers Agde, et que nous irons dès demain accueillir sur la route en héros, pour leur ouvrir la voie royale jusqu'au commissariat.

Jean-Pierre